

En 1812, c'était avant mon mariage. je pris une ferme à moitié profit, comme on dit ici ; je la gardai 16 ans. Pour réussir dans de telles conditions, il faut être plus habile que je l'ai été. Ma femme et moi étions fatigués de ce genre de vie ; nous désirions acquérir un morceau de terre. En novembre 1827, on annonça la vente par encan d'une terre mal située, sans clôture et pourvue de bâtisses vieilles et tombant en ruines. Je me rendis à l'encan et vis que personne ne voulait de cette propriété. Mes amis, car j'en avais là qui connaissaient ma position, mes amis, dis-je, me persuadèrent de l'acheter : ce que je fis ; c'était 115 acres au pris de \$1,50. C'est un très-bon marché, direz-vous, mais les terres n'étaient pas chères alors et il était bien difficile de se procurer les fonds nécessaires. Tout ce que je pus réaliser l'automne suivant se montait à \$500, je devais donc encore \$1,000. Comme j'avais déjà été fermier, je possédais quelques animaux, des instruments et des provisions.

La vieille habitation resta pendant l'hiver qui suivit l'achat ; mais je la réparai afin de la rendre plus confortable et je m'y installai au printemps de 1828. Vous comprenez maintenant que si j'avais eu une terre, que je l'eusse gaspillée, comme j'en ai connu quelques uns, et que j'eusse été obligé de me loger dans cette vieille mesure, mes enfants et ma femme auraient bien regretté le temps passé ; mais l'idée d'avoir une habitation à nous, les rendit si joyeux, qu'ils n'eurent jamais le désir de retourner à leur ancien état de servage.

Ah ! les commencements furent difficiles, car les produits, se vendaient peu ; les patates 1 chelin, le beurre 15 sous, etc. Nous n'avions pas les avantages des chemins de fer, comme à présent. Je pus cependant donner \$100 par année sur ma dette et payer l'intérêt. En huit ans nous avions construit une maison à deux étages en partie finie, mais nous étions encore dans les dettes. En 1844, je bâtis une bonne grange, car j'en avais besoin.

Ainsi, j'ai acheté une terre, bâti une maison et une grange, sans posséder les fonds nécessaires ; mais avec l'aide de Dieu, nous avons réussi. J'ai été dans les dettes pendant près de trente ans ; cependant, on ne m'a jamais dit : " Rends-moi ce que tu me dois." Je connais une douzaine de cultivateurs, dans ma localité, qui ont commencé pauvres ; mais avec de l'habileté, ils ont réussi, sont devenus possesseurs de belles propriétés et maintenant ils forment la classe de nos meilleurs citoyens.

Aujourd'hui je ne suis plus endetté et j'ai quelque argent à la banque d'épargne. Conseillez aux jeunes gens d'être honnêtes et laborieux, de pren-

dre soin du premier argent qu'ils gagnent ; mais je le répète, qu'ils soient surtout honnêtes. Il n'est pas du tout mauvais de commencer pauvre ; mais il est bien mal d'être pauvre quand on devient vieux.

La Semaine Agricole.

MONTRÉAL, 8 MARS 1872

L'agriculteur.

L'agriculteur est l'homme qui sait cultiver la terre, qui sait manier un attelage, une charrue, une bêche, tous les outils enfin rigoureusement nécessaires dans une maison d'exploitation, soit pour façonner le sol, soit pour faire la récolte, soit pour séparer le grain des pailles. L'agriculteur est l'homme qui sait élever et soigner le bétail utile à la ferme. Il n'est pas tenu de travailler de ses propres mains ; mais il faut qu'il ait travaillé et qu'il sache, au besoin, faire œuvre de ses doigts et enseigner la pratique aux hommes qui sont à son service. Voilà le véritable agriculteur. Qui dit agriculteur dit praticien, dit homme capable de féconder la terre sans secours d'autrui. On peut s'entendre fort bien aux travaux des champs, donner des conseils ou des ordres intelligents, sans pour cela exécuter la chose par soi-même ; mais dans ce cas on n'est qu'un entrepreneur de culture. On peut écrire d'excellents livres touchant l'agriculture, sans jamais avoir eu d'ampoule aux mains et la peau durcie ; mais dans ce cas on n'est point cultivateur, on est agronome.

Pour être bon cultivateur, il ne suffit pas de tracer artistement un plan, de répandre la semence d'une manière irréprochable de fumer copieusement, de tenir ses cultures dans un état de propreté, de conduire un attelage, d'avoir du bétail à l'œil vif au poil luisant.

Il faut que l'agriculteur ait le jugement droit, qu'il ne se jette point dans les innovations sans les raisonner, qu'il ne recule point devant les essais qui lui sourient, mais qu'il n'y procède que sur une petite échelle en se disant : Si je réussis, je ferai plus en grand ; si j'échoue la perte n'en sera pas sensible. Il ne faut pas que, par

vanité il étende ses cultures au delà de ses forces. Il doit cultiver peu et bien, et conserver toujours par devers lui un fonds de roulement qui lui permette de payer comptant ce qu'il achète et d'attendre au besoin le moment favorable pour vendre ses produits.

Le bon cultivateur doit se rendre un compte exact de ses opérations, marquer chaque soir la dépense de la journée sur une page d'un livre et les recettes sur une autre page, afin de connaître, au bout de l'année, le chiffre de ce qu'il a gagné ou le chiffre de ce qu'il a perdu. S'il y a perte il doit chercher d'où elle vient, ce qui l'a occasionnée et modifier par suite ses opérations sur tel ou tel point.

Lorsqu'il est démontré à un bon cultivateur qu'une plante peut être introduite avec avantage sur un terrain, il ne doit pas se demander seulement si elle poussera bien et germera bien, il doit se demander aussi s'il pourra se défaire facilement du produit. Avant d'augmenter le nombre de ses têtes de bétail, il devra semer de quoi les nourrir. Avant de semer des fourrages artificiels en abondance, il devra tâter sa bourse et se demander s'il peut sans inconvénient acheter des bestiaux pour manger ses fourrages et augmenter ses engrais.

Quand il voit s'élever un marché dans le voisinage il étend la culture de ce qui s'y vend. Il doit être à l'affût de toutes les occasions ; il souscrit à un journal d'agriculture pour y voir le prix des marchés et y puiser les connaissances propres à son art.

Le bon agriculteur se couche le dernier de la maison et se lève le premier. Il a l'œil à tout lorsqu'il ne fait pas tout par lui-même et les siens. Il visite ses chevaux, ses vaches, ses moutons plusieurs fois par jour.

Chaque fois qu'il transporte quelque part une charge de produits il cherche à ne point revenir à vide et saisit l'occasion d'amener ce qui pourra lui servir dans huit ou quinze jours.

Il a toutes sortes d'attentions pour les gens à son service. Il veille à ce que la nourriture soit suffisante et sur la table à heures fixes, car il sait qu'on n'obtient pas plus de travail d'un homme mal nourri ; qu'on n'obtient de lumière d'une lampe sans huile. Il conseille et commande avec